

« **Écritures intimes dans le Groupe de Coppet** », *Cahiers staëliens*, n° 63, 2013. Sous la direction de FLORENCE LOTTERIE et STÉPHANIE GENAND. Un vol. de 296 p.

Publication annuelle de la très internationale Société des études staëliennes, les *Cahiers staëliens* ouvrent régulièrement de stimulantes pistes de recherche sur l'œuvre de Germaine de Staël et de l'ensemble du Groupe de Coppet ; le numéro 63, sous la direction de Florence Lotterie et Stéphanie Genand, consacre ainsi un dossier thématique aux « écritures intimes » – actes d'une journée d'étude rouennaise (24 mai 2013). Ces réflexions participent du vaste champ d'investigation consacré à l'identité au « moment 1800 », dans lequel s'inscrivent notamment les travaux de Stéphanie Genand. Située entre deux siècles, soumise aux nouvelles configurations postévolutionnaires et très marquée par l'expérience de la Terreur, la production (auto)biographique du Groupe de Coppet défie les méthodes critiques : il s'agit alors « d'approfondir les spécificités de l'écriture du moi chez ces auteurs à qui la postérité de Rousseau et le legs de l'histoire imposent une puissance théorique et le déploiement de nouvelles stratégies, qu'il s'agisse de censurer la parole personnelle, de la masquer ou de lui offrir une échappatoire légitime » (S. Genand, p. 8). Parallèlement aux éditions dues à Catriona Seth, dont l'anthologie<sup>1</sup> a permis de (re)découvrir le journal de jeunesse de Germaine de Staël ainsi que ceux de sa mère, Suzanne Necker, le volume s'attache donc à explorer les expressions de l'intime dans leurs différentes manifestations et formes narratives – roman, journal, Mémoires<sup>2</sup>. Il invite à examiner à nouveaux frais des œuvres souvent considérées comme mineures et encore trop peu étudiées.

Quel est « le réceptacle le plus approprié des mouvements profonds de la sensibilité et des états de crise intérieure que peut connaître le sujet » (F. Bercegol, p. 13), au tournant des Lumières ? Avec *Valérie* (1803), la baronne de Krüdener prend part au débat, et tente d'inventer une formule narrative mieux adaptée à l'expression des conflits intimes que le roman épistolaire polyphonique hérité du XVIII<sup>e</sup> siècle : celle du « roman confidence », essentiellement introspectif, modèle hybride qu'analyse Fabienne Bercegol dans « Un roman de l'intime : *Valérie* de M<sup>me</sup> de Krüdener » (p. 11-34). Ce sont les paradoxes de l'écriture biographique que souligne Stéphanie Genand, dans « Les Vies *traversées* du Groupe de Coppet » (p. 35-50) : « sur quel socle [...] fonder la connaissance du cœur humain si le sujet, condamné par les ruptures de l'histoire à la séparation et à la division, ne réussit plus à “se faire ressemblant” ? » (p. 39). M<sup>me</sup> de Staël, Bonstetten ou encore Constant élaborent alors un « intime *traversé* », c'est-à-dire une écriture du moi intrinsèquement liée à l'écriture de l'histoire, à la fois personnelle et collective, sensible et réflexive – à l'ère de la « célébrité » récemment étudiée par Antoine Lilti<sup>3</sup>. Léonard Burnand s'intéresse à l'histoire éditoriale complexe et quelque peu rocambolesque des *Journaux intimes* de Benjamin Constant, « de l'expurgation à la complétude », de 1887 à 2005 (p. 51-68). Catherine Dubeau, à qui l'on doit également *La Lettre et la mère : roman familial et écriture de la passion chez Suzanne Necker et Germaine de Staël*<sup>4</sup>, se penche ici sur les archives méconnues de M<sup>me</sup> Necker à Coppet, Genève et Lausanne (« “... ces papiers qui contiennent en effet une partie de moi-même” : écriture, archives et fabrique de la mémoire chez Suzanne Necker », p. 69-92) ; l'on y découvre une femme qui, ayant renoncé à la carrière littéraire, utilise les ressources de l'écriture personnelle à des fins de « construction du moi social et mondain », « expression du moi souffrant » et « connaissance et correction du moi moral » (p. 78), témoignant d'un soin

1. *La Fabrique de l'intime. Mémoires et journaux de femmes du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2013.

2. La question de la lettre avait déjà fait l'objet d'un dossier dans le n° 62 des *Cahiers staëliens* : « Coppet : correspondances et réseaux épistolaires », sous la dir. de Florence Lotterie et Stéphanie Genand, 2012.

3. *Figures publiques. L'invention de la célébrité (1750-1850)*, Paris, Fayard, 2014.

4. Québec/Paris, PU Laval/Hermann, 2013.

minutieux dans le classement, la conservation et la transmission de sa propre mémoire. Deux dernières contributions, enfin, éclairent l'œuvre staëlienne d'un nouveau jour : Florence Lotterie étudie l'influence des hypothèses de Malebranche – *De la recherche de la vérité* – sur le journal de jeunesse de M<sup>lle</sup> Necker, au prisme des pouvoirs de l'imagination et du principe de sa contagion, non sans résonances œdipiennes et fantasmatiques (p. 93-109) ; Damien Zanone, quant à lui, envisage *Dix années d'exil* (p. 111-124) comme le récit de l'apprentissage d'une fatale solitude, constituée en objet d'étude faute de pouvoir être apprivoisée dans le vécu par un moi fondamentalement social.

Il ressort de cette passionnante enquête que l'écriture intime, parfois frappée au sceau du secret (les journaux de Constant, par exemple, n'étaient aucunement destinés à être divulgués), ne cesse de se dérober, comme irréductible à toute tentative de définition/fixation. Elle révèle des intériorités perturbées dans des temps qui ne le sont pas moins, ainsi que les rapports étroits entre espace privé et sphère publique.

La rubrique *Varia* regroupe six autres articles, dont trois autour de la question des écritures critiques (contributions à la journée de Coppet du 2 septembre 2012). À la lumière d'une pensée toujours mouvante, recomposée voire contradictoire, sont abordés les cas Staël, Constant et Sismondi. Pour Stéphanie Genand (« La critique staëlienne existe-t-elle ? », p. 127-142), le modèle souple de la conversation est seul susceptible de structurer une relation critique fuyant tout esprit de système. C'est ensuite l'ébauche théorique du « personnage selon Benjamin Constant » qui retient l'attention de François Rosset (p. 143-156), notamment à travers les pages que l'auteur consacre à *Corinne* ou au *Wallstein* de Schiller dans ses *Mélanges de littérature et de politique* – qui ne valent jamais traité définitif. Maria Pia Casalena observe enfin que chez Sismondi, l'écriture de l'histoire conjugue la perspective générale de la « marche des nations » et la « découverte de l'individu », à partir des notices rédigées pour la *Biographie universelle* des frères Michaud (p. 157-179).

Les dernières études, plus hétéroclites, s'intéressent à deux œuvres majeures de M<sup>me</sup> de Staël, *Corinne ou l'Italie* (dont José-Luis Diaz examine le statut de « roman-poème », d'après la formule de Sainte-Beuve, p. 181-213) et *De la littérature* (sous l'angle de la comparaison entre christianisme et Islam dans l'interrogation sur la religion comme facteur de progrès, par Susanne Hillman, p. 239-259), ainsi qu'à la représentation ambiguë de la femme auteur dans les œuvres de M<sup>mes</sup> de Staël et de Genlis – par Amélie Legrand (p. 215-238), dans l'optique des études de genre.

L'ensemble illustre bien le fait qu'« affranchi des poétiques et des cloisonnements », le Groupe de Coppet prône en tout point « les vertus de la circulation » (S. Genand, p. 10). L'hétérogénéité des productions de ses membres, leur profondeur et leur caractère insaisissable expliquent sans doute le pouvoir de fascination qu'elles continuent d'exercer.

ÉLODIE SALICETO